

I

Un arbre, une femme, un parrain...

Par quel bout prendre l'histoire d'une personne, fragment de la saga d'une famille, moment de l'aventure d'un peuple? Où, quand, comment et avec qui commencer le récit romanesque d'un homme en quête d'identité?

J'ai pris le parti de commencer par un épisode de l'histoire de ma famille, sorte de profonde racine m'attachant à la terre du Sertão, à la culture nordestine constituant une référence riche de sens dans mon action quotidienne.

Nous sommes au milieu de l'été 1891. Un vent de liberté, d'émancipation, de modernité souffle sur le Brésil riche du Sud; l'esclavage a été aboli en 1888 par la princesse Isabelle, la République décrétée l'année suivante. Le développement économique et industriel bat son plein. Même le petit village perdu de la *caatinga sertaneja*, berceau de ma famille paternelle, semble maintenant concerné par ces changements. L'espoir de trouver un travail, à la ville ou dans le Sud libéré des menaces de la sécheresse, a déjà donné à certains le courage de partir.

Ce soir-là, Maria das Graças découvre, comme si elle le voyait pour la première fois, le *juazeiro* ou arbre à *jua* (se

prononce « joie » en français) situé à l'entrée du village vers lequel elle va furtivement se mettre à l'abri des regards indiscrets. Pourtant, elle a toujours connu cet arbre, ami de tous, qui attire à midi par son ombre bienfaisante les troupeaux et les *vaqueiros*¹ quand le soleil équatorial est de plomb, qui, avant l'angélus, est le siège de nombreuses tractations d'affaires, familiales ou commerciales couvertes par le chant des oiseaux et dont les frondaisons, la nuit tombée, se font complices des confidences amoureuses. Elle attend José, le garçon qu'elle aime, et sait que ce jour restera à jamais gravé dans sa mémoire. Elle vient d'apprendre que son père lui a trouvé un mari, un bon parti, travailleur, honnête et réputé bon garçon. Cette nouvelle l'a saisie d'effroi : comme si, devant le danger, tout son être s'était mis en état d'alerte. C'est avec un regard fixe, comme tendu à l'intérieur d'elle-même et avec les gestes mesurés d'une personne habitée et mue par une détermination à toute épreuve, qu'elle s'est approchée du grand arbre. Au contact de son écorce rugueuse, elle sort de l'état de tension presque douloureux où elle se trouvait comme emmurée. La présence familière du *juazeiro* la rassure, elle se met à regarder avec intérêt ses feuilles vert sombre armées d'épines qui protègent les nids d'oiseaux, ses fruits jaunes, « oranges de *vaqueiros* » si désaltérants et pourtant si fades. Son examen de l'arbre fait défiler ses souvenirs comme si l'arbre délivrait les traces, les marques laissées par ces quinze années passées au village. Ce songe l'attendrit. Elle sait déjà qu'une page est tournée et que ces instants sont parmi les derniers qu'elle passera en ces lieux. Puis, considérant à nouveau cet arbre original du Sertão, elle puise force et réconfort dans sa contemplation, elle trouve en lui le symbole de la résistance à l'adversité, lui qui est le seul arbre du Nordeste à rester vert, quelle que soit la saison ou la pire des séche-

1. *Vaqueiro* : vacher, figure typique du Sertão.

resses grâce à ses très profondes racines. Elle fera de cet arbre son modèle : n'est-ce pas au plus profond d'elle-même qu'elle trouvera les ressources pour résister à la volonté de son père, défendre sa vie, son choix, son amour pour José ? Ce qui s'est dit et décidé ce soir du 6 janvier, jour des Rois, aurait pu faire frissonner le grand arbre du faite aux racines, comme au moment des équinoxes, quand souffle le vent du nord chargé de sel et d'iode.

Maria n'a rien dit à ses parents, ni laissé transparaître quoi que ce soit de ses intentions ; cela n'aurait servi à rien. Ce sont les pères qui décident et arrangent entre eux le mariage des enfants en tenant compte de l'intérêt de tous. Maria, pour qui la famille a fêté dans la tradition nordestine, voilà déjà six mois, sa quinzième année dans des fastes dignes du couronnement d'une princesse, doit maintenant prendre l'époux que son père a choisi pour elle. Aînée de douze frères et sœurs, elle doit être mariée la première.

Le jour du mariage a été fixé. Les préparatifs vont bon train. Les deux familles ont engagé des *violeiros*¹ pour jouer de la guitare pendant le banquet et deux accordéonistes pour le bal qui suivra. Chacun prépare ses habits de noces dans l'allégresse. Seule Maria paraît absente, un peu triste. On la croit préoccupée par la confection de sa robe, à laquelle sa mère et ses tantes se sont attelées, ou peinée à l'idée de quitter son village et sa famille pour aller vivre chez les futurs beaux-parents, dans un autre village, plus au nord. La veille des noces, alors que les hommes sacrifient une vache pour le lendemain, les femmes s'affairent aux cuisines à préparer les gâteaux et l'inévitable *aluà*, boisson indigène marquant les grandes occasions. Dans la nuit, Maria et José se retrouvent pour la dernière fois sous les frondaisons du *juazeiro*. Chacun porte un balluchon rempli

1. *Violeiro* : guitariste populaire qui anime les fêtes en improvisant des chansons.

de nourriture pour la route et d'effets ramassés à la hâte dans l'obscurité.

Ils se retournent une dernière fois sur le chemin pour apercevoir, avec les premières lueurs du jour, le grand arbre vert entouré de petites maisons blanches aux toits rouges noyées dans la grisaille d'une fin d'été sans pluie. Coiffé de son chapeau beige rosé à bords étroits de *vaqueiro* et de son plus bel habit, José, le visage grave, le regard éclairé du bonheur qui l'attend, conduit l'âne qui va mener « sa Maria » en robe de mariée vers un autre *juazeiro* ; car ils ont choisi, pour se marier et s'installer, la ville du Sertão portant le nom de leur arbre fétiche.

En découvrant au petit matin la disparition de la fiancée, la famille et le village sont en émoi. Le curé de la paroisse, le futur époux accompagné de ses parents ainsi que les parrains et les témoins sont maintenant arrivés : « Nous n'allons pas transformer un jour de joie en jour de drame et de tristesse », décide le père de Maria. S'adressant à son compère, il ajoute : « Je t'ai promis que ton fils épouserait une de mes filles. Mon aînée a fui et n'honorera pas mon engagement. Je propose Anita, ma seconde, pour épouser ton garçon. »

Ainsi eurent lieu les noces : Anita et son mari furent très heureux et eurent de nombreux enfants.

Maria das Graças ne revint jamais au village et ne revit jamais ses parents. A quinze ans, elle a décidé de sa vie et sait maintenant le prix de sa liberté, de son émancipation : tourner le dos à son village, à sa famille, laisser cette partie de son histoire dans le passé pour aborder l'avenir qu'elle a choisi. Dès leur arrivée à Juazeiro, avant même de rendre visite au cousin germain de José, chez qui ils comptent bien séjourner le temps de se retourner, ils se dirigent vers l'église Nossa Senhora do Socorro, rencontrent le Padre Cicero et lui demandent de consacrer leur union. Être mariés par ce prêtre représente pour eux un gage de bonheur pour l'avenir. Ils avaient tous les deux beaucoup entendu parler de ce

père de légende qu'ils avaient choisi pour leur servir de famille, eux qui n'en n'avaient plus, de conseiller, d'ami, de protecteur, en somme de tuteur, pour s'appuyer, grandir, s'épanouir. Jamais, en pensant à lui, ils ne l'auraient imaginé tel qu'il se présente maintenant à leurs yeux. Non qu'ils soient déçus par son allure, bien au contraire, mais tellement surpris : on imagine toujours les grands hommes, beaux, de haute stature, le port altier et la tête fière. L'être qui les accueille avec bonhomie et une tendre compréhension est petit et trapu ; son corps noueux, épais, sans être gras, témoigne d'une force et d'une vivacité peu communes à travers sa soutane aux manches retroussées, élimée et maintes fois rapiécée. Ce qui impressionne le plus les deux futurs mariés, c'est la figure de cet homme : on la dirait taillée dans un arbre fruitier, tant les rides de joie et d'efforts griffent son visage buriné par les brûlures du soleil, comme savent le faire les veines de certaines essences. Plantée entre les épaules, cette tête sans cou diffuse une douce expression de plénitude ; la bouche charnue et gourmande donne aux paroles qu'il leur adresse d'une voix rocailleuse, du goût, du relief, de la couleur, bref une force vibrante qui s'offre à l'interlocuteur. Quant au regard et aux mains, jamais Maria n'a ressenti ou imaginé une telle manifestation d'amour, de détermination, de chaleur. Le feu intérieur qui habite cet homme l'aurait sûrement inquiétée si elle ne l'avait pas perçu entièrement au service d'une grande générosité.

Nul doute possible, cet homme, qu'ils viennent d'adopter comme parent, plus, comme leur famille à lui tout seul, est un être d'exception, un « saint vivant » comme l'appellent les gens du village et de tout le Nordeste.

En effet, le Padre Cicero Romão Batista, celui que le peuple surnomme encore aujourd'hui « Padim » ou « Padrinho Ciço » (le parrain Ciço), est considéré comme le saint protecteur des faibles et des opprimés, le parrain des pauvres du Nordeste. Mythe vivant, il est aussi connu au

Brésil que le célèbre *cangaceiro*¹ Lampion dont il fut la référence morale et spirituelle. Il reste, lui aussi, dans la pensée collective, comme un véritable *cangaceiro* luttant avec, pour seules armes, sa foi et sa ténacité, symbole de la résistance du peuple aux pouvoirs d'argent des grandes *fazendas* et aux autorités politiques ou religieuses. Il doit le début de sa renommée au conflit qui l'opposa, quelques années plus tôt, à l'évêque de Fortaleza et qui fit de lui un véritable héros, objet de pèlerinage, responsable de guérisons miraculeuses.

C'était à la grand-messe du dimanche, au moment de la communion. Une de ses fidèles, Béata Mocinha, vit, ainsi que toutes les personnes présentes, du sang couler de l'hostie que le padre venait de lui donner. Tous crièrent au miracle, d'autant que les dimanches suivants, on assista au même phénomène. La nouvelle secoua le pays comme un tremblement de terre; des curieux, des savants, des journalistes affluèrent de toutes parts, venant se mêler aux fidèles pour témoigner de l'action divine. Face à ces événements, faisant de Juazeiro, lieu où le sang du Christ avait été recueilli, une terre de miracle, les autorités ecclésiastiques demandèrent au Père de déclarer qu'il s'agissait d'une supercherie, arguant qu'il était impossible que le sang du Christ soit versé pour des analphabètes de la campagne. Devant son refus d'obéir, il fut suspendu et mis au ban de l'Église. Dès lors, tous ses actes prirent de l'importance aux yeux du peuple: il était son représentant, son expression et tout à la fois son modèle.

La légende et les nombreux chants de pèlerin qui lui sont consacrés relatent les multiples miracles dont il fut l'auteur et toutes les actions qu'il entreprit en faveur du peuple. On dit même que le Padrinho est toujours vivant et qu'il s'est simplement absenté quelque temps de Juazeiro.

1. *Cangaceiro*: révolutionnaire luttant contre les grands propriétaires terriens au XIX^e siècle.

Revenons à Maria et José. A la fin de leur première rencontre, Padim Ciço leur donne sa bénédiction, dessinant du pouce une croix sur leur front. Il les mariera le surlendemain avec, pour témoins, le bedeau et le cousin de José. De cette union naîtront trois enfants, João, Pedro et Maria. Un an après la naissance de leur petite Maria, José est victime d'un grave accident à la coopérative de coton dans laquelle il travaille depuis son arrivée à Juazeiro. Il meurt quelques jours plus tard de ses blessures, laissant Maria das Graças, son épouse, seule, désemparée avec trois enfants. La sécheresse fait rage. Impossible de trouver un emploi. Aussi, désespérée, à bout de ressources, elle va, accompagnée de ses enfants, demander conseil au Padre Cicero. Après lui avoir parlé du décès de José et des difficultés qu'elle rencontre pour continuer à nourrir sa famille, elle évoque son désir de se rendre à Canindé, ville de pèlerinage consacrée à saint François d'Assise et qui, dit-on, accueille les pauvres gens. La seule présence du Padre l'a déjà réconfortée. Il s'approche des enfants, les regarde longuement puis, prenant la petite fille dans ses bras, de sa voix à la fois chaude et rugueuse, il s'adresse à leur mère : « Maria, tu es forte et courageuse, mais, ce qui est beau en toi et qui m'a impressionné dès le premier instant où je t'ai vue avec ton José, c'est la détermination farouche qui t'habite pour défendre ce qui a de la valeur à tes yeux. Pars, prends la route avec tes garçons. Je ne me fais aucun souci pour vous. C'est bien à Canindé que tu seras heureuse et que ta famille prendra racine. » Puis, posant doucement la main sur la tête de la petite, il ajoute : « Celle-ci, la Vierge Marie a besoin d'elle au Paradis. Ne t'étonne pas si elle te quitte avant même ton départ. »

Les prédictions du *Padim* se réalisent : la petite Maria est prise de fièvre et de convulsions le lendemain de leur rencontre et meurt sans que rien ni personne ne puisse quoi que ce soit pour elle. Quelques jours plus tard, la famille Barreto, toute en deuil, s'installe à Canindé dans l'hôtel où

L'Indien qui est en moi

Maria, à peine arrivée, trouve du travail. Les années passent, les garçons grandissent. João a maintenant dix-huit ans. Il fait part à sa mère de son projet de partir faire fortune en Amazonie, rêve de beaucoup de jeunes gens du moment : on parle tellement du caoutchouc et des mines d'or à ciel ouvert. Il reste deux ans là-bas, deux ans de cauchemar, travail harassant, maladies, fièvres, violence et aucune chance de trouver une compagne pour fonder une famille. De retour à Canindé, il rencontre Sinhà, qu'il épouse quelques mois plus tard. João et Sinhà auront six enfants, le deuxième s'appellera Hercilio, mon père.

Cette histoire m'a été contée à de très nombreuses reprises dans mon enfance. Elle représente pour moi, comme pour toute la famille, une légende, un mythe, une sorte de référence culturelle familiale. Être un Barreto, c'est en somme être fait de cette matière particulière qui caractérise le Padim, le *juazeiro* et mon arrière-grand-mère : celle qui résiste à l'emprise de l'environnement, rend tenace, voire têtu pour défendre sans faiblir, comme des guerriers armés de leurs seules valeurs, leur peuple et leur liberté.